



Classes, religions et cohortes : les logiques sociologiques du vote de gauche (1988-2012)

Vincent Tiberj

► To cite this version:

Vincent Tiberj. Classes, religions et cohortes : les logiques sociologiques du vote de gauche (1988-2012). 2012. hal-01070362

HAL Id: hal-01070362

<https://sciencespo.hal.science/hal-01070362>

Preprint submitted on 1 Oct 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Classes, religions et cohortes : les logiques sociologiques du vote de gauche (1988-2012)

Vincent Tiberj

Sciences Po / Centre d'études européennes

Au lendemain de la victoire de François Hollande, plusieurs interrogations se font jour notamment celle de l'adéquation entre la France des urnes et la France sociologique. Ainsi certains considèrent que la victoire de la gauche s'est faite à rebours des évolutions de long terme qui, elles, seraient favorables au camp perdant. « France de droite vote à gauche » a ainsi déclaré Jean-Marc Lech le 7 mai sur France Inter. Mais de quelles logiques sociologiques parle-t-on ?

Est-ce la fin du survote ouvrier pour la gauche ? C'est ce que pensait Terra Nova qui enjoignait aux socialistes de partir à la recherche d'une nouvelle coalition sociale¹. Le vieillissement de la population aurait-il un impact ? Il a été régulièrement rappelé que Nicolas Sarkozy faisait ses meilleurs scores chez les seniors. Mais devient-on vraiment de droite avec l'âge ou la retraite ?

Il s'agit ici de faire le point sur les évolutions sociologiques de long terme du vote. La France a effectivement changé en termes démographiques. Mais ces évolutions ne sont pas univoques politiquement. Pour ce faire on passera notamment en revue l'impact électoral dans le temps de la profession et de la religion qui ont longtemps été considérées comme les variables lourdes explicatives du comportement politique en France. On tiendra aussi compte de l'impact de la cohorte de naissance. On verra ainsi que la sociologie continue de fournir des grilles d'analyse pertinentes contrairement à ce que certains peuvent penser², et qu'elle permet de mieux comprendre les évolutions de ce que gauche et droite veulent dire aujourd'hui.

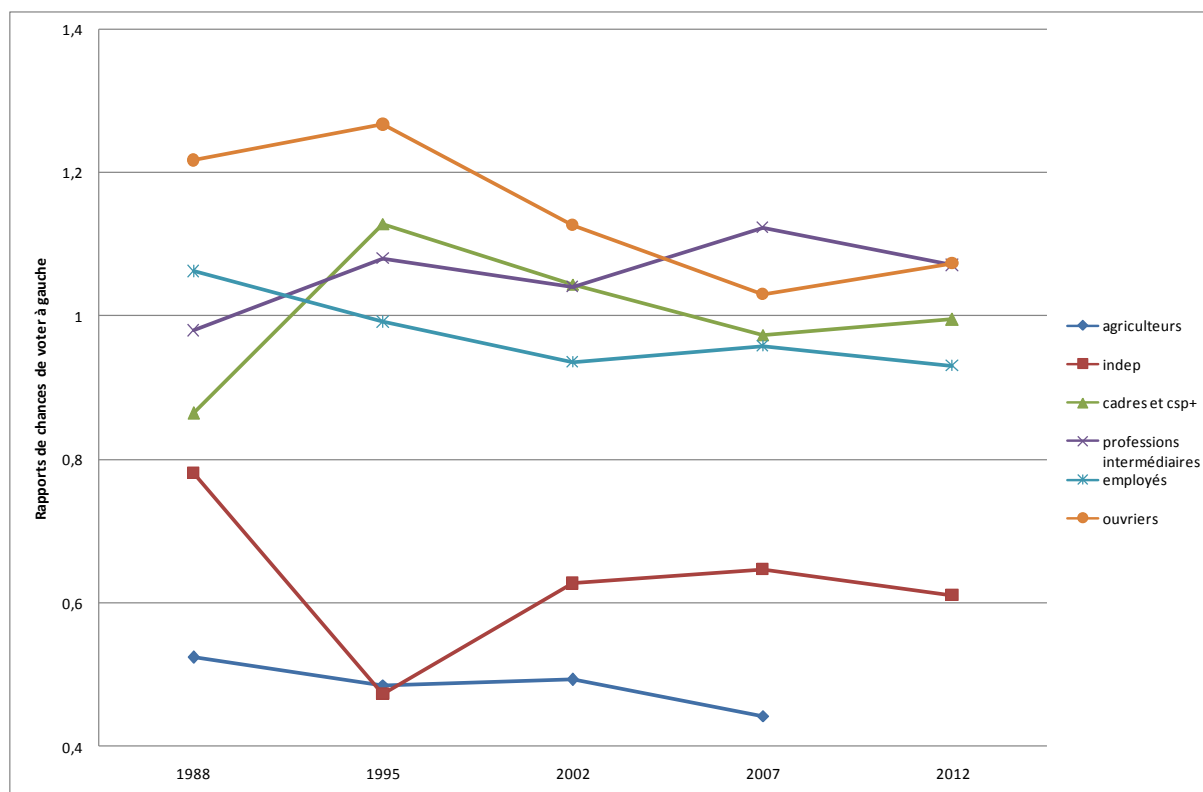
Permanence et mutations du « vote de classe » :

Très souvent les commentateurs illustrent la fin du vote de classe par l'érosion de la gauche parmi les ouvriers. Mais cette évolution ne doit pas laisser dans l'ombre à la fois des permanences et des mutations tout aussi importantes.

¹ Bruno Jeanbart, Olivier Ferrand, Romain Prudent, « gauche : quelle majorité électorale pour 2012 ? », http://www.mediapart.fr/files/Rapport_TN1.pdf

² La phrase suivante est représentative de cette posture : « *Depuis une trentaine d'années, la sociologie, autrefois déterminante dans l'explication du comportement électoral, n'explique plus qu'en partie le vote.* » (Bruno Cautrès, Slate, le 3 mai 2012).

Graphique 1 : Rapports de chance de voter à gauche au 2nd tour selon la profession (ou l'ancienne profession)



Sources : Enquêtes postélectorales CEVIPOF SOFRES 1988 et 1995, Panel électoral français 2002 (intentions de vote) et 2007, enquêtes jour du vote TNS-Sofrès-TriElec 2012.

Note de lecture : pour faciliter la mesure des évolutions en neutralisant notamment les effets de niveau, on a calculé les rapports de chance de voter à gauche pour chacun des groupes professionnels partant du principe que l'important n'est pas le niveau absolu de vote de gauche mais bien le comportement d'un groupe par rapport à l'ensemble de la population. Un rapport de chance de 1 signifie que le groupe a autant de chance de voter à gauche que l'ensemble de la population, un rapport inférieur à 1 qu'il y a moins de chances de voter à gauche (par exemple 0,5 veut dire deux fois moins de chances) et un rapport supérieur à 1 qu'il y a plus de chances de voter à gauche.

Globalement, les différences sociopolitiques associées à la profession (le vote « de classe ») décroissent dans le temps. Mais cette décline globale masque différents phénomènes de recompositions politiques. Ainsi les assises traditionnelles du vote de droite demeurent. Ce camp reste l'alignement très majoritaire des indépendants (avec pour les premiers entre 1,25 fois -en 1988- et 2 fois -en 1995- plus de chances de voter à droite que l'ensemble de la population). 2012 ne change clairement pas cette donne, la « boutique » est toujours « contre la gauche » selon l'expression de Nonna Mayer³. Quant aux agriculteurs ils semblent se conformer à leur ancrage traditionnel mais leur faible effectif dans l'enquête jour du vote incite pour l'heure à la prudence.

La relation entre la gauche de gouvernement et les catégories populaires s'est bien érodée. Pour les employés, on ne constatait déjà plus en 1988 de survote à gauche en comparaison avec l'ensemble de la population. L'élection de 1995 semblait être jusqu'à aujourd'hui la dernière présidentielle pour

³ *La boutique contre la gauche*, Paris, Presses de Sciences po, 1986.

laquelle les ouvriers ont exprimé un survote à gauche (1,2 en 1988 et 1995, 1,03 en 2007). Notre enquête du 6 mai 2012 laisse penser que les ouvriers et les employés ont suivi le mouvement qui a ramené la gauche au pouvoir, se comportant comme le reste de la population, ni plus ni moins. Quand on sait combien pèse encore ces deux groupes sociaux dans l'électorat –39% des répondants en 2012- on mesure combien une telle érosion compte numériquement dans le destin électoral de la gauche. On peut distinguer deux périodes: entre 1974 et 1988 les rapports de chances de voter pour ce camp parmi les actifs ouvriers étaient systématiquement supérieurs à 1,2 ; à partir de 1995 les ouvriers sont devenus des électeurs comme les autres.

En revanche, la gauche a progressé dans d'autres groupes socioprofessionnels, en particulier au sein des catégories moyennes et supérieures. Ainsi en 1988, les cadres et professions intellectuelles supérieures restaient un groupe aligné sur la droite (ils avaient 1,16 fois plus de chances de la soutenir) après en avoir été un bastion en 1974 et 1981 (1,45 fois plus de chances de soutenir Giscard d'Estaing en 1974 et 1,36 fois en 1981). Mais depuis 1995 la gauche n'est plus handicapée dans ce groupe social, qui la soutient comme le reste de la population. Un constat similaire peut-être effectué concernant les professions intermédiaires.

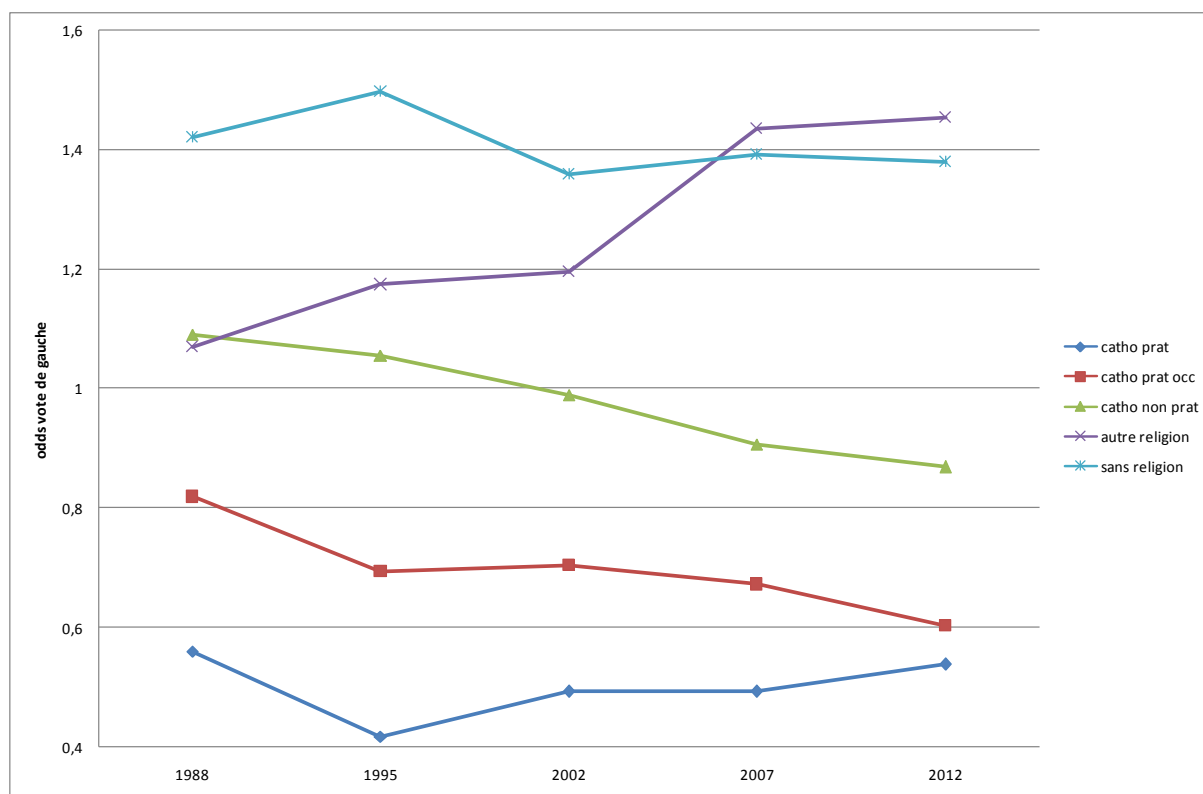
D'une certaine manière donc et à la différence de la droite, la gauche a perdu son assise traditionnelle. Mais elle peut en revanche séduire un panel plus large d'électeurs. Sur cette dimension sociologique, François Hollande est devenu un candidat de gauche normal, dont les affinités électorales suivent les mêmes logiques que Lionel Jospin ou Ségolène Royal.

La « religion encore et toujours⁴ »

Le clivage religieux perdure et s'exprime globalement de la même manière entre 1988 et 2012. Sur cette logique donc la politisation des préférences a résisté aux évolutions de l'offre politique. Mais si cette stabilité est indéniable, le poids des différents groupes n'est quant à lui plus le même.

⁴ L'expression est de Claude Dargent : « religion, encore et toujours », dans Bruno Cautrès et Nonna Mayer (dir.), *Le nouveau désordre électoral : les leçons du 21 avril 2002*, Paris, Presses de Sciences Po, 2004, pp. 161-182.

Graphique 2 : Rapports de chance de voter à gauche au 2nd tour selon la relation à la religion



Sources : Enquêtes postélectorales CEVIPOF SOFRES 1988 et 1995, Panel électoral français 2002 (intentions de vote) et 2007, enquêtes jour du vote TNS-Sofrès-TriElec 2012.

Note de lecture : ici encore les données sont des rapports de chances de voter à gauche. Un rapport de chance de 1 signifie que le groupe a autant de chance de voter à gauche que l'ensemble de la population, un rapport inférieur à 1 qu'il y a moins de chances de voter à gauche (par exemple 0,5 veut dire deux fois moins de chances) et un rapport supérieur à 1 qu'il y a plus de chances de voter à gauche.

On constate ainsi la persistance d'un alignement fort à droite pour les catholiques pratiquants, réguliers ou occasionnels, et la persistance d'un survote à gauche chez les athées. Les premiers ont environ deux fois moins de chances de voter pour la gauche que l'ensemble de l'électorat (rapports de chances évoluant entre 0,42 en 1995 et 0,56 en 1988). L'élection de 2012 n'a clairement pas changé la donne (le rapport de chance étant de 0,53). A l'opposé, les sans-religion restent des soutiens fidèles pour les candidats de gauche : ils ont entre 1,4 et 1,5 fois plus de chances de voter pour eux entre 1988 et 2012.

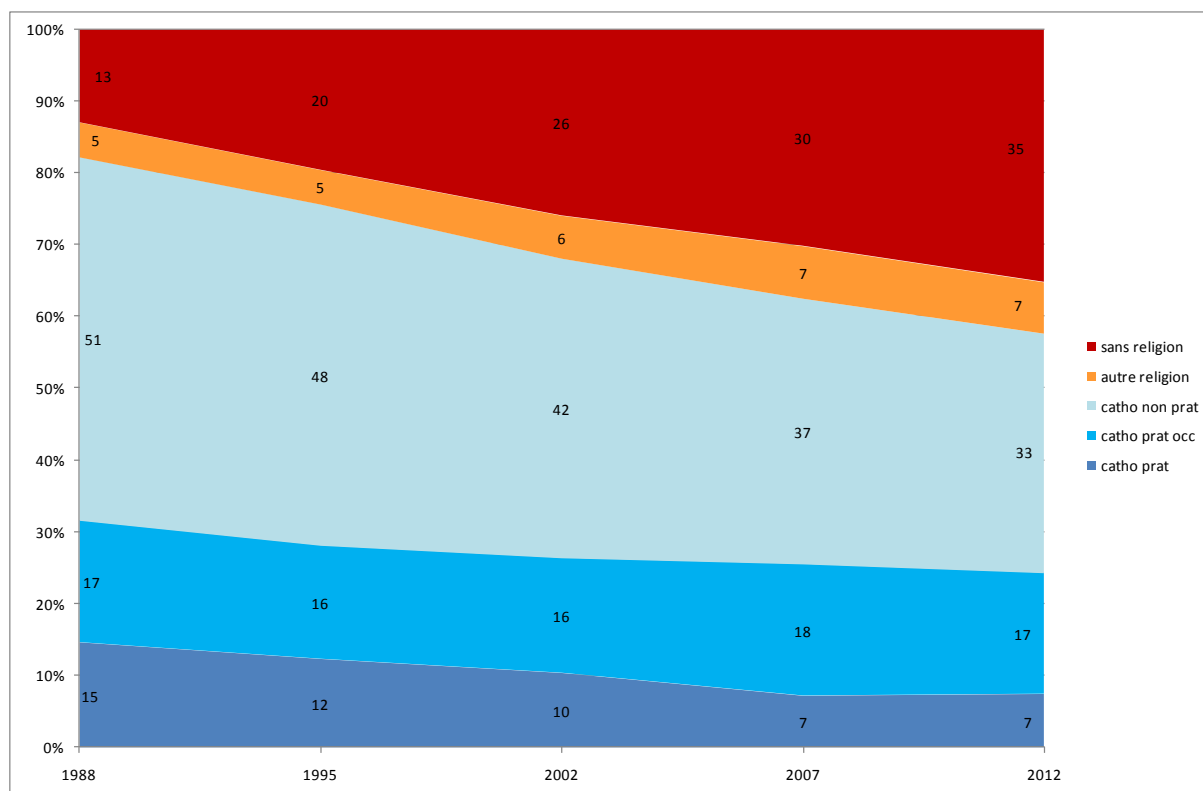
On peut remarquer une évolution particulière concernant le groupe des « autres religions » : son évolution vers un alignement à gauche est due à un changement dans sa composition interne avec notamment l'augmentation des musulmans en France. De 0,5% dans l'enquête de 1988, ils comptent pour désormais 3,5% des répondants de 2007 et 4,5% de ceux de 2012. Les musulmans se distinguent des autres confessions minoritaires par leur vote contre Nicolas Sarkozy. Ici se donnerait donc plus à voir la montée en puissance d'un vote dont la logique suivrait un clivage ethnique que

religieux⁵ et opérant sur des bases similaires à celles expliquant le vote afro-américain pour les démocrates.

Gauche et droite ont donc conservé leurs ancrages électoraux classiques et la gauche a profité de l'arrivée dans le corps électoral des Français d'origine maghrébine et africaine (dont environ 59% se déclaraient musulman en 2005).

Mais le grand changement tient à l'équilibre démographique de ces différents groupes.

Graphique 3 : la composition de l'électorat selon le rapport à la religion (en pourcentages)



Sources : Enquêtes postélectorales CEVIPOF SOFRES 1988 et 1995, Panel électoral français 2002 et 2007, enquêtes jour du vote TNS-Sofrès-TriElec 2012.

Les catholiques pratiquants réguliers comptaient pour 14,5% des électeurs en 1988. Leur fidélité reste constante mais leur influence électorale a été divisée par deux en un quart de siècle : ils ne pèsent plus que 7% dans les urnes de 2007. Parallèlement, les athées sont cinq fois plus nombreux aujourd'hui que ce noyau dur catholique (35% contre 7%), alors qu'ils faisaient jeu égal en 1988. On peut également se pencher sur le ventre mou des catholiques non-pratiquants. Certains les qualifient de catholiques culturels car leur attachement à cette dénomination est de moins en moins relié à un socle de croyances spécifiques. Mais quoiqu'il en soit, leur part dans l'électorat à lui-même

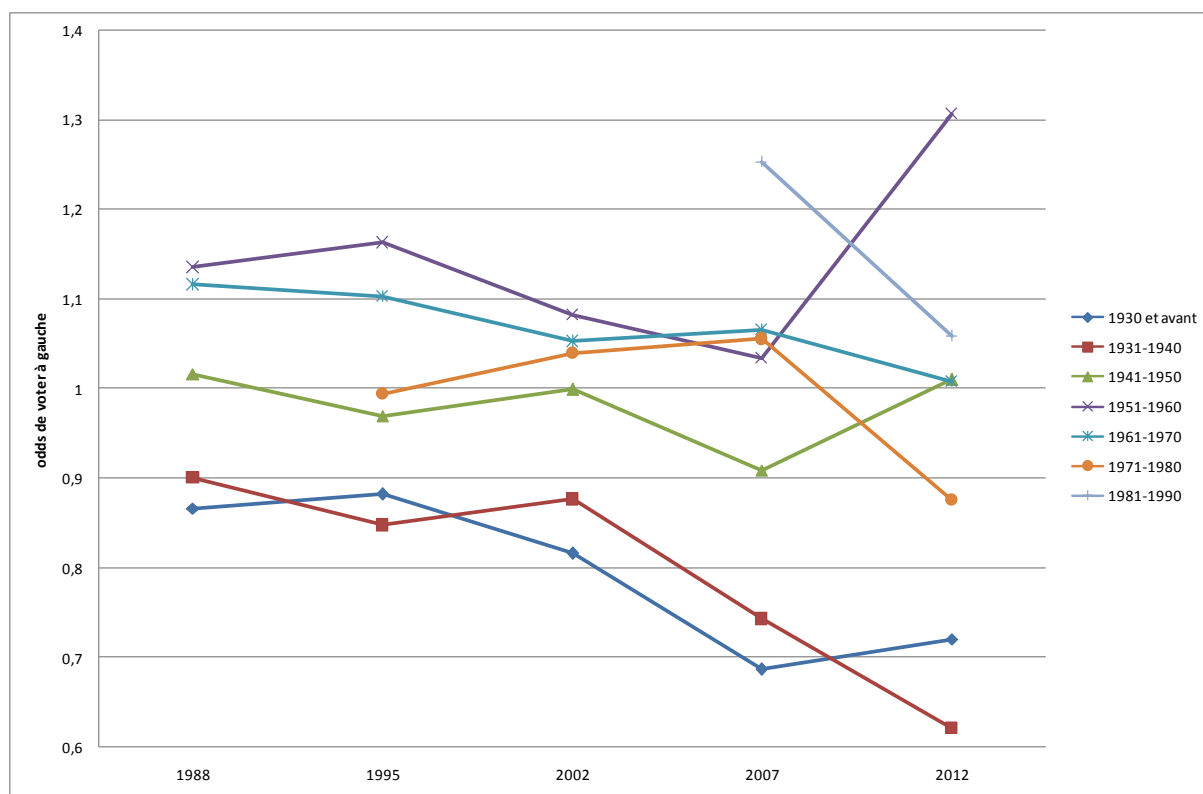
⁵ Voir Sylvain Brouard et Vincent Tiberj, « L'incorporation politique « à la Française » : modèles explicatifs des alignements politiques des Français d'origine maghrébine, africaine et turque », *Migrations-société*, vol. 19 n°111, septembre 2007 ; Vincent Tiberj, Patrick Simon, « la fabrique du citoyen : origines et rapport au politique en France », document de travail de l'INED, n°175, janvier 2012, 32p., http://www.ined.fr/fichier/t_publication/1573/publi_pdf1_175.pdf

considérablement décru passant de 51% à 33%. Le « sens de l'histoire » est dès lors clairement en faveur de la gauche. Il s'inscrit d'ailleurs en partie dans le renouvellement générationnel

Renouvellement générationnel contre vieillissement : la majorité qui vient

Une dernière logique sociologique nous apparaît essentielle : celle du renouvellement générationnel. Ici aussi les évolutions sont plutôt en faveur de la gauche, en tout cas pour l'instant.

Graphique 4 : Rapports de chance de voter à gauche selon la cohorte de naissance (en pourcentages)



Sources : Enquêtes postélectorales CEVIPOF SOFRES 1988 et 1995, Panel électoral français 2002 (intentions de vote) et 2007, enquêtes jour du vote TNS-Sofrès-TriElec 2012.

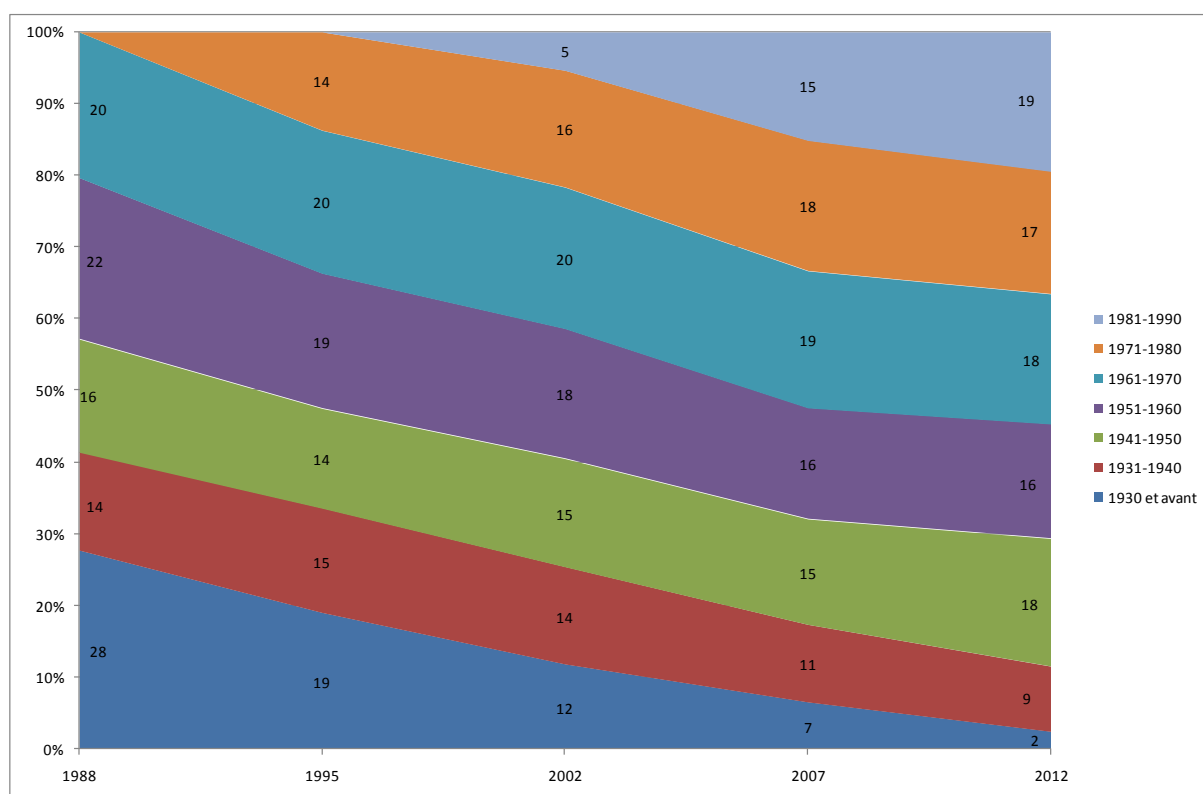
Note de lecture : ici encore les données sont des rapports de chances de voter à gauche. Un rapport de chance de 1 signifie que le groupe a autant de chance de voter à gauche que l'ensemble de la population, un rapport inférieur à 1 qu'il y a moins de chances de voter à gauche (par exemple 0,5 veut dire deux fois moins de chances) et un rapport supérieur à 1 qu'il y a plus de chances de voter à gauche.

Levons d'abord une hypothèque sur l'analyse par cohorte : le vote de gauche ou de droite ne semble pas une affaire d'âge en tant que tel, ou alors l'effet n'est pas systématique. Ainsi prenons la génération des baby-boomers nés dans les années 1940. Ils avaient autant de chances de voter à gauche que le reste de la population en 1988 alors qu'ils avaient entre 38 et 47 ans ; en 2012, âgés de 62 ans à 71 ans, ils sont soit à la retraite, soit ne vont pas tarder à l'être. Pourtant, leur comportement électoral n'a pas évolué vers plus de conservatisme puisque leur rapport de chance

reste proche de 1. Autrement dit, ils votaient et votent aujourd'hui pour la gauche comme l'ensemble de l'électorat.

Ensuite, les cohortes les plus orientées vers la droite étaient déjà les plus anciennes en 1988 au moment où François Mitterrand a été réélu. Elles sont toujours les mêmes au moment où François Hollande a battu Nicolas Sarkozy. Les individus nés avant la seconde guerre mondiale semblent même s'être progressivement encore plus alignés sur la droite, leurs rapports de chances passant de 0,9 environ en 1988 à 0,7 voire moins en 2012. En revanche les cohortes récentes, nées dans les années 60 et après tendent à voter plus pour la gauche que l'ensemble de la population française.

Graphique 5 : la composition générationnelle de l'électorat



Sources : Enquêtes postélectorales CEVIPOF SOFRES 1988 et 1995, Panel électoral français 2002 et 2007, enquêtes jour du vote TNS-Sofrès-TriElec 2012.

Enfin, si la population française vieillit, elle se caractérise surtout par son renouvellement, lequel est profitable à la gauche. Ainsi, les cohortes les plus favorables à la droite sont celles nées avant la seconde guerre mondiale. Elles comptaient pour 42% des électeurs de 1988. En 2012, elles ne comptent plus que pour 11% des voix. C'est cela le premier mécanisme à l'œuvre. Le second est tout aussi défavorable à la droite puisque ces électeurs ne sont pas remplacés par des électeurs qui leurs sont politiquement proches. Ainsi 36% des électeurs de 2012 n'étaient pas en âge de voter (et certains n'étaient même pas nés) en 1988 et ces cohortes nées dans les années 60 et après tendent à voter autant, sinon plus, pour la gauche que le reste de la population française.

Difficile donc de considérer que François Hollande l'a emporté dans une France sociologiquement de droite, bien au contraire. Les identités sociales de la gauche et de la droite présentent au final à la fois de profondes mutations en termes professionnels mais aussi des permanences sur le plan religieux. Clairement le vote de 2012 s'explique au moins en partie par les logiques démographiques à l'œuvre et leur traduction politique. François Hollande a gagné aussi parce que les cohortes les plus à droite et les catholiques pratiquants pèsent de moins en moins tandis que les athées progressent et que les baby-boomers et les électeurs nés après eux ne deviennent pas majoritairement de droite en vieillissant.

7 mai 2012